LES MARAIS PONTINS,

OU

LES TROIS BIJOUX,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Théaulon, L. Planard et Lange,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 25 JUIN 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ALBERT, sous le nom de CARLO-CARLETTO	M. Derval.
MARCO, hôtellier et bandit	M. Sainville.
FABIO, son fils	M. Octave.
M. BERARD	M. Dormeuil.
SAINT-GODARD, son neveu	M. Levassor.
BRISQUET, valet de Bérard	M. Boutin.
CHEF DES SBIRES	M. Masson.
AMÉLIE, fille de M. Bérard	Mme Emma.
FLORETTA, jeune italienne	Mme Mary.
SBIRES, BANDITS ITALIENS.	

Le premier acte se passe dans les marais Pontins, sur la route de Rome à Naples, en 1831.

ACTE PREMIER.

La salle d'une hôtellerie dans les marais Pontins, ouverte au fond sur la campagne. Il y a l'image d'une madone sur un pilier. Une mandoline est suspendue au mur avec des carabines. Portes latérales; des tables, des chaises. Au lever du rideau, un orage.

SCENE PREMIERE.

FLORETTA, MARCO, *occupé à remonter une carabine.*

Floretta est appuyée sur son rouet et pleure.

MARCO. Quel temps horrible!... mais je ne dois pas m'en plaindre; il va rendre la route des marais Pontins impraticable; et l'hôtellerie de la Madone s'en trouvera bien... Floretta!... Floretta!...

FLORETTA, *relevant la tête.* Maître!

MARCO. Ah! tu pleures, je crois... veux-tu bien chanter tout de suite!

FLORETTA. C'est que...

MARCO. Je te conseille de te plaindre!... Est-ce qu'on ne te traite pas ici comme la fille de la maison?...

FLORETTA. Je ne me plains pas, maître; si je pleure, c'est que je m'ennuie...

MARCO. Eh dam! cette hôtellerie des marais Pontins n'est pas aussi gaie que Naples, Venise, Rome ou Florence; car tu n'as jamais voulu me dire au juste quel est ton pays.

FLORETTA. A quoi bon?... ma famille est trop pauvre pour me racheter; ce dernier sacrifice achèverait de la ruiner.. je suis résignée.

MARCO. Il y a des momens où je suis tenté de le croire! Tu es gaie, tu chantes, tu ris avec nous... tandis que ce matin... tu as l'air d'une conspiration manquée.

FLORETTA, *à part.* Il a raison, contraignons-nous.

AIR *de Turiaf.*

Le noir chagrin qui cause ma souffrance,
Je dois ici le cacher à leurs yeux.
Pour mieux tromper leur sombre vigilance,
Gardons toujours, gardons un air joyeux.

Chantant en faisant tourner son rouet.

77649

Quand l'amour est là,
Point de tristesse (*bis*);
Car sa douce ivresse
Nous réveillera,
Nous enchantera;
Le chagrin fuira,
Le bonheur viendra.
Tra la la la la, etc.

MARCO. A la bonne heure, voilà comme je t'aime!... Va, console-toi, Floretta... nous finirons par quitter ce vilain pays... tu épouseras l'un de mes fils, et nous irons vivre... à Venise ou à Florence avec la petite fortune que j'amasse!... Sans mes principes, il y a long-temps qu'elle serait faite, ma fortune.

FLORETTA. Vos principes, maître?

MARCO. Sans doute. Tu me connais, je me suis toujours fait un scrupule de voler les voyageurs qui descendent chez moi, attendu que mon auberge est sous la protection de la madone dont elle porte l'enseigne... et qu'un saint monastère n'est qu'à deux portées de carabine.... mais alors... comme il ne faut rien perdre... et que je dois, avant tout, faire mon état, je vais attendre les voyageurs sur le grand chemin... ce qui est bien plus difficile et plus dangereux... c'est peut-être une faiblesse; mais jamais je n'ia pu me départir de mes principes; aussi... je suis idolâtré des capucins du voisinage, estimé des sbires qui poussent des patrouilles jusqu'ici, et généralement révéré de tous les bandits qui m'appellent leur père, à cause de mes cheveux blancs et des conseils vertueux que je leur donne.

Musique de patrouille.

MARCO. Hein! qu'est-ce donc que cela?

FLORETTA. C'est une patrouille de sbires. (*A part.*) Si j'osais...

MARCO. Par le temps qu'il fait!

FLORETTA. Ils cherchent quelques bandits, sans doute.

MARCO. Oh non! les soldats du pape ne se seraient pas mis en campagne pour si peu de chose, et pendant un pareil orage...Ils viennent par ici?

FLORETTA. Les voilà!

MARCO. Si je n'étais pas connu pour mes principes, ça m'inquiéterait toujours.

SCENE II.

LES MÊMES, PREMIER SBIRE, SBIRES. *En entrant, ils ploient leurs parapluies.— Ils en ont un chacun.*

CHOEUR.

AIR *du Hussard.*

Soldats, nous rions d'un déluge,
Et nous le oarguons sans effort,
Mais ici cherchons un refuge,
Car, vraiment, le vent est trop fort!

PREMIER SBIRE. Du vin, Marco!

MARCO. Eh! c'est l'ami Benedetto. (*A part.*) Je suis tranquille, il est pour la politique. (*Haut.*) Floretta, allons, du vin à ces braves, et du meilleur!

PREMIER SBIRE. Je reconnais là mon vieil ami.— Messieurs, je vous présente un ancien avec lequel j'ai passé ma tendre jeunesse.

MARCO, *bas en riant.* Tu ne leur dis pas où, fripon!

PREMIER SBIRE, *bas.* Nous avons été longtemps liés par le cœur.

MARCO, *bas.* Et par le pied.

PREMIER SBIRE, *bas.* Veux-tu bien te taire! (*Haut.*) C'est un homme à principes, messieurs.

MARCO. Je m'en vante.

PREMIER SBIRE. Et dont les opinions sont connues... ce n'est pas lui qui nous fait courir par cet effroyable temps!

MARCO. Oh! non certainement... Je vois que ce n'est pas pour inquiéter ces pauvres bandits que vous êtes ici.

PREMIER SBIRE. Des bandits!... L'infanterie du pape ne se dérangerait pas pour eux... nous cherchons des carbonari, mon cher, des conspirateurs échappés de Naples...

MARCO, *à part.* J'en étais sûr!

PREMIER SBIRE. Mais, à propos de conspirateurs, il serait bien possible que l'orage fît abattre chez toi quelques-uns de ces oiseaux de passage!... et, comme tu es averti, tu peux faire un bon coup...

MARCO. Chez moi!... faire arrêter quelqu'un dans l'hôtellerie de la Madone! tu me dis cela, toi qui connais mes principes!

AIR: *Il me faudra quitter l'empire.*

Qui? moi livrer sans nul scrupule
Ceux que le ciel conduit chez moi?
Non, non, dût-on me trouver ridicule,
J'observe une plus sainte loi,
Et n'accepte pas cet emploi.
En tous lieux chacun le proclame,
Il faut respecter le malheur,
Même dans un conspirateur...
Et le métier le plus infâme
C'est le métier de dénonciateur.

PREMIER SBIRE, *à part.* Où diable l'honneur va-t-il se nicher! (*Haut.*) A boire! (*Floretta lui verse du vin.*) Oh! oh! voilà une petite brune qui a les yeux encore plus pétillans que ton vin, Marco!

FLORETTA. Monsieur le sbire est bien honnête.

PREMIER SBIRE. Est-ce ta fille?

MARCO. Non; une petite orpheline que j'ai recueillie chez moi, et à laquelle je cherche à donner toutes les vertus dont je suis susceptible. Je me propose de la marier au plus jeune de mes fils, qui est allé apprendre un état en Calabre.

PREMIER SBIRE. Quel état?

MARCO, *à part.* Il me le demande!

SCENE III.

LES MÊMES, FABIO, ALBERT, *en costume de bandit italien, et tenant une carabine.*

FABIO, *entrant le premier par la porte à droite.* Par ici, Carlo, par ici!

ALBERT, *entrant*. Ciel ! les sbires !

PREMIER SBIRE. Quels sont ces deux hommes ?

FABIO. C'était bien la peine de prendre tant de précautions !

MARCO. Mon fils Fabio, d'abord ; quant à l'autre, je ne le connais pas.

FABIO. Carlo-Carletto, montagnard.

MARCO, *à part*. On sait ce que ça veut dire.

PREMIER SBIRE, *examinant Albert*. Que viens-tu faire dans les marais Pontins ?...

ALBERT. Garder les taureaux sauvages, et faire la chasse aux carbonari de Naples que l'on cherche.

PREMIER SBIRE. Ah ! ah ! ton port d'armes ?

ALBERT. Le voilà !

Il lui donne un papier.

PREMIER SBIRE, *lisant*. Le podestà de Fondi... le signalement exact... C'est bien... tu es en règle, et ton zèle pour la sainte cause est honorable.

ALBERT. Par saint Janvier, la récompense est assez belle... nous mourons de faim dans nos montagnes, et quand on nous a lu la proclamation du cardinal gouverneur, j'ai dit à ma vieille mère : « Femme, puisqu'il y a de l'or » à gagner dans la plaine, j'y vais descen- » dre... » J'ai pris ma carabine, et me voilà !

AIR *d'Adam*.

Ma carabine, mes amours,
Est la compagne de ma vie,
Et toujours cette noble amie
A su venir à mon secours.

Que le daim sur les rocs s'élance,
Que le sanglier paraisse au loin,
Sans embarras, et sans témoin,
Qui les soumet à ma puissance ? } (*Bis.*)
Ma carabine, ses amours, etc.

Franchise, loyauté, constance,
C'est le refrain du montagnard ;
Mais aussi, je le dis sans fard,
Malheur à celui qui m'offense !

ENSEMBLE.

Sa carabine, ses amours, etc.
Ma carabine, mes amours, etc.

MARCO. Le drôle paraît déterminé !

PREMIER SBIRE. Jusqu'à présent, tu n'as pas été plus heureux que nous, à ce qu'il paraît ?

ALBERT. Je commence à croire que les ministres de Naples ont encore rêvé cette conspiration-là.

PREMIER SBIRE. Hein ! qu'est-ce que c'est que ce langage ! apprends, drôle, que les ministres ne rêvent jamais.

ALBERT. Dam ! moi, ce que j'en dis, c'est la peur de ne pas gagner la récompense promise, et vous conviendrez que ce serait vraiment bien mal de déranger pour rien de braves gens comme nous de leurs paisibles travaux ?

PREMIER SBIRE. C'est bon ! cherche, et tu trouveras ; partons, mes amis.

MARCO. Un moment, le coup de l'étrier, le montagnard va boire avec nous, puisqu'il est des nôtres.

ALBERT. Volontiers.

Reprise du chœur précédent.

Ma / Sa } carabine, { mes / ses } amours, etc.

Ils trinquent tous. Les sbires sortent après avoir repris leurs parapluies. Marco les accompagne, ainsi que Fabio.

FLORETTA, *à part*. Je voudrais bien lui parler ; mais soyons prudente ils ont toujours les yeux sur moi.

ALBERT. Ma belle enfant, pouvez-vous me donner une chambre ?

FLORETTA. Je vais vous préparer notre plus belle.

ALBERT. Je n'y tiens pas ; le premier lit venu, car je tombe de lassitude.

FLORETTA. Oh ! il n'y a rien de trop beau pour un joli garçon comme vous.

Elle sort.

SCENE IV.

ALBERT, *seul, assis*.

Après une marche de trois jours et de trois nuits, trouverai-je enfin un peu de repos dans cette misérable auberge ! Toujours harcelé, toujours poursuivi ! c'est avec la plus grande peine que j'ai pu parvenir jusque dans cette contrée, où de nouveaux dangers m'attendent, sans doute ! embarquez-vous donc dans de folles expéditions ! Il a fallu tout quitter parens, amis, patrie, et renoncer peut être à revoir jamais cette jeune étrangère ! Quel charme répandu dans toute sa personne ! je n'en saurais douter, elle avait remarqué mon empressement à me trouver partout où elle portait ses pas, et quand je fus assez heureux pour la secourir... Mais est-elle mariée ?... est-elle libre encore ? c'est ce que je n'ai pu savoir, j'ignore même quel est son pays ; je la crois Française, il y a dans les femmes de cette nation je ne sais quelle grâce qui les trahit toujours ; mais où pouvoir la retrouver ?

AIR *de Hérat*.

Des bords heureux qui m'ont vu naître
Quand je m'éloigne pour jamais,
Sa présence aurait su peut-être
Adoucir mes cruels regrets.
Mais loin de toi, chère Italie,
Puis-je rêver d'autres amours !
C'est le soleil de la patrie
Qui seul pour nous fait luire les beaux jours.

Même air.

Du ciel de la noble Ibérie
On vante le riant azur.
De la France en tous lieux chérie
Le ciel, dit-on, est doux et pur.
Mais dans l'exil l'ame flétrie,
Sombre partout, languit toujours ;
C'est le soleil de la patrie
Qui seul pour nous fait luire les beaux jours.

SCENE V.

ALBERT, FLORETTA.

FLORETTA. Votre chambre est prête, seigneur montagnard...

ALBERT. Merci, ma belle enfant!

Il sort.

FLORETTA, *seule*, *haut*. Belle! belle! et il ne m'a pas encore regardée... il doit être fier, ce garçon-là! (*A part.*) Si j'osais me confier à lui!

SCENE VI.

FLORETTA, MARCO, FABIO.

MARCO. Où diable as-tu donc rencontré ce montagnard, Fabio?

FABIO. Près de la ferme d'Arello, il était égaré et m'a demandé sa route; je l'ai conduit ici. (*Bas.*) Il n'est pas plus montagnard que vous et moi... c'est un brave de la bande de Jacobi.

MARCO. Ah! ah!

FABIO. C'est lui qui a eu la maladresse d'arrêter le cardinal Caprara, le cardinal en est malade de peur, et la tête de Carlo est mise à prix.

MARCO. Que diable aussi va-t-il s'aviser d'arrêter un prince de l'église?... Vois-tu, Fabio, mon fils, quand on n'a pas de principes, on finit toujours mal... Où est ce jeune homme, Floretta?

FLORETTA. Maître, il est allé se reposer, je parie qu'il dort déjà bien tranquillement.

MARCO. Il a raison; ma maison est sûre... je m'en flatte.

FABIO. Je vous quitte, mon père, les amis m'attendent à la Croix-Noire, à deux pas d'ici... j'y vais à pied.

MARCO. Ah! ah! est-ce qu'il y a quelque expédition sous jeu?

FABIO. Un convoi de mulets chargés de marchandises pour Terracine... l'affaire est sûre... nous sommes en force... je vous ai mis au partage pour tout le gain de la journée.

MARCO. Très-bien... mais souviens-toi des conseils paternels, Fabio... beaucoup de vols et peu d'assassinats... avec ça on vit longtemps... même dans les marais Pontins.

FABIO, *lui serrant la main*. Je serai digne de vous, mon père.

Claquement de fouet.

MARCO. Des voyageurs! qui passent, sans doute...

FLORETTA, *regardant*. Une belle berline à quatre chevaux...

FABIO. Ah! la voilà dans la grande ornière que vous avez faite...

MARCO, *se frottant les mains*. C'est bien, la fortune nous arrive de tous les côtés... Adieu, mon enfant; sois brave, mais ne t'expose pas.

FABIO, *sortant*. Soyez tranquille.

MARCO. Toi, Floretta, des soins, des égards, beaucoup d'égards pour tous ceux qui descendent à l'hôtellerie de la Madone.

SCENE VII.

MARCO, M. BÉRARD, SAINT-GODARD, AMÉLIE, FLORETTA.

FLORETTA. Entrez, madame et messieurs, entrez.

M. BÉRARD. Je vous déclare que je n'ai vu de ma vie un postillon si entêté; je lui crie: A gauche! à gauche! la route est superbe! et il s'obstine à nous jeter à droite dans une ornière dont nous ne pourrons plus sortir.

SAINT-GODARD. C'est un petit malheur, cher oncle, ma cousine avait besoin de repos.

Il la fait asseoir.

AMÉLIE. Oui, mon beau-père... la route m'a beaucoup fatiguée, et depuis que nous sommes entrés dans les marais Pontins, j'éprouve je ne sais quel accablement.

M. BÉRARD. Effet ordinaire de la localité; je me suis laissé dire que l'air des marais Pontins était des plus insalubres.... selon Tacite.

SAINT-GODARD. Le voilà dans ses classiques, ce sera long. Eh bien, selon Tacite...

M. BÉRARD. Toute une armée romaine y manqua périr.... aussi faut-il se hâter d'en sortir... Saint-Godard, occupez-vous de la voiture.

SAINT-GODARD. Moi, cher oncle... je ne suis pas fâché de m'arrêter un peu. (*Allant à la porte.*) Brisquet!... veillez sur mon trésor.

MARCO, *à part*. Son trésor! (*Bas à Floretta.*) Quel est le postillon qui les conduit?

FLORETTA. Paolo.

MARCO, *bas*. Ah! je ne m'étonne pas.... donne-lui le pour-boire convenu... (*Haut.*) Ces postillons sont d'une maladresse!

M. BÉRARD. Etes-vous le maître de l'hôtellerie?

MARCO. Oui, monsieur, pour vous servir.

M. BÉRARD. Donnez vos ordres, je vous prie, afin qu'on tire notre berline de cette maudite ornière, je ne serais pas fâché de sortir des marais Pontins, le plus tôt possible; je ne vous dissimulerai point qu'ils n'ont pas une très-bonne réputation; mais je suis sûr qu'on exagère.... selon Tacite. (*A part.*) Saint-Godard, eh! allez donc!

MARCO. M. Tacite a beau dire... il y a des honnêtes gens partout, et tous ces récits de voyageurs...

SAINT-GODARD. Bah! des histoires, des contes de bonnes femmes, est-ce que vous avez peur, ma cousine? moi, je n'ai pas peur du tout... et je donnerais quelque chose pour voir un de ces affreux bandits dont on parle tant.

MARCO, *à part*. On pourra lui procurer ce plaisir. (*Haut.*) Je vais donner des ordres

pour relever la voiture de ces messieurs.

Il sort un moment et rentre bientôt.

FLORETTA. Madame a-t-elle besoin de quelque chose?

AMÉLIE. Je désire une chambre où je puisse me reposer un instant.

M. BÉRARD. Te reposer... mais nous allons nous remettre en route, mon enfant.

SAINT-GODARD. Oh! pourquoi, pourquoi tant se presser?... Reposez-vous quelques heures, ma cousine; moi, pendant ce temps, j'irai à la découverte dans les environs, peut-être trouverai-je encore quelque pierre précieuse. Allez, ma petite.

Floretta sort.

M. BÉRARD. Mon neveu, je vous déclare que vous êtes l'être le plus insipide avec vos pierres... vous nous faites perdre tout notre temps en route, et pourquoi?... pour ramasser des cailloux.

SAINT-GODARD. Des cailloux! si l'on peut appeler de ce nom des pierres du plus haut intérêt! des fragmens de ruines antiques!... qui me formeront le plus beau cabinet d'archéologie... Il serait beau, vraiment, qu'un homme comme moi eût fait le voyage d'Italie sans en rien rapporter!

M. BÉRARD. Nous ne pouvons pas nous plaindre du résultat de notre voyage... D'abord, l'air de Naples avait fait beaucoup de bien à ma chère Amélie.

Marco rentre.

AMÉLIE. Oh! oui, mon père, beaucoup de bien; mais, depuis que nous avons quitté cette ville...

M. BÉRARD. Et puis, nous rapportons, tous les trois, en France les souvenirs les plus glorieux de la ville éternelle, comme l'appelaient les Romains.

MARCO. Qu'est-ce qu'ils comptent donc en rapporter?

M. BÉRARD. Moi, d'abord, cette superbe tabatière en or, avec les clefs de Saint-Pierre, en diamans.

Il la montre.

SAINT-GODARD. Moi, cette magnifique montre à répétition, ornée de pierreries, et qu'on évalue mille écus.

Il la montre.

AMÉLIE. Et moi, cette belle bague, qui, je crois, n'a pas sa pareille... Voyez l'éclat de ces brillans, et comme elle me va bien.

Elle la montre.

SAINT-GODARD. Et ma montre, comme elle me va!

M. BÉRARD, *jouant de sa tabatière*. Je ne vous dissimulerai pas que ma tabatière ne me va pas mal non plus!

MARCO, *à part*. Mais tout cela m'ira fort bien aussi!

M. BÉRARD. Et tout cela nous vient de la munificence du Saint-Père, auquel nous avons eu l'honneur de présenter ensemble une bible magnifique, avec gravures, et sortie de mes presses, quand j'étais imprimeur...

SAINT-GODARD. Ce qui ajoute un prix infini à ces bijoux, c'est qu'ils ont été bénits par le Saint-Père... avec ça que nous avons eu l'honneur de baiser la mule du pape!

MARCO, *se découvrant*. Je vois avec plaisir qu'ils ont des principes.

Il sort.

FLORETTA, *rentrant*. La chambre de madame est préparée.

M. BÉRARD. Va, mon enfant. Mademoiselle, ne la quittez pas, je vous prie.

Amélie sort avec Floretta.

SCENE VIII.

M. BÉRARD, SAINT-GODARD.

M. BÉRARD. Mon cher neveu, je vous déclare que je suis très-inquiet sur la santé de ma fille, sa tristesse me semble augmentée depuis notre départ de Naples.

SAINT-GODARD. Cher oncle, il faut nous marier, et sa mélancolie se dissipera au feu de mon amour, comme l'ombre s'évapore aux rayons du soleil naissant.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas que j'ai imprimé plus d'une fois cette belle phrase dans mes classiques grecs et latins. Mais si j'étais sûr que ce mariage rendît à ma fille sa gaîté, sa fraîcheur...

SAINT-GODARD. Le mariage produit toujours cet effet-là sur les personnes bien nées... d'ailleurs, toutes vos affections se concentrent aujourd'hui sur votre fille, sur votre neveu, et sur la petite fortune que vous avez amassée en réimprimant les classiques... pourquoi ne pas réunir en faisceau tous les objets de votre affection, c'est-à-dire, votre fille, votre fortune et moi, nous vivrions tous les quatre dans une douce intimité.

M. BÉRARD. Oui, cela ferait un faisceau assez agréable, nous parlerons de cela à notre retour à Paris, et si mon Amélie vous aime....

SAINT-GODARD. Mais je me flatte d'être assez bien placé dans son cœur de jeune fille!

M. BÉRARD. Je le désire; mais j'ai cru un moment, à Naples, qu'elle avait distingué quelqu'un.

SAINT-GODARD. Quelqu'un! Qui?

M. BÉRARD. Mais ce jeune homme qui la délivra, elle et ses compagnes, de la brutalité de ces lazzaroni qu'elles avaient rencontrés sur le bord de la mer... Amélie m'en parlait avec une chaleur, un enthousiasme!.... Et ce jeune homme qui refuse de m'être présenté, et se dérobe par la fuite à notre reconnaissance....

SAINT-GODARD. Par la fuite! c'était peut-être quelque aventurier... l'Italie est la terre classique des aventuriers, et je croirais...

SCENE IX.

LES MÊMES, BRISQUET.

BRISQUET, *mystérieusement.* Monsieur...

M. BÉRARD. Qu'est-ce?

BRISQUET, *de même.* Notre voiture est tirée de l'ornière.

M. BÉRARD. Mais, malheureux serviteur, vous ne vous déferez donc jamais de cet air mystérieux que vous mettez à tout...

« Et jusques au bonjour... il dit tout à l'oreille.»

comme l'a dit notre divin Molière.

SAINT-GODARD, *à part.* Encore un classique! (*Montrant Brisquet.*) Et comme le voilà pâle! on dirait d'une statue antique!

BRISQUET. C'est que je viens d'apprendre des choses à faire frémir la nature!

M. BÉRARD. Qu'est-ce donc? voyons.

SAINT-GODARD. Encore quelque vision du bonhomme... depuis que nous sommes en Italie, il voit des brigands partout! il en a vu même dans le Vatican...

M. BÉRARD. Laissez-le parler.

BRISQUET. Savez-vous, monsieur, comment s'appelle cette auberge;

SAINT-GODARD. Imbécile!... est-ce que nous n'avons pas vu l'enseigne... l'hôtellerie de la Madone.

BRISQUET. Oui, l'enseigne porte : hôtellerie de la Madone; mais on l'appelle l'hôtellerie des Bandits.

M. BÉRARD. L'hôtellerie des Bandits!... quelle histoire!..

SAINT-GODARD. Veux-tu bien t'en aller, poltron!

BRISQUET. Poltron! tant que vous voudrez; mais pendant que j'étais dans la voiture, pour vous apporter cette cassette que monsieur m'a tant recommandée, j'ai entendu le postillon qui disait à l'hôtellier : « Vous ne » me donnez que ça?... c'est la dixième voi- » ture que je verse cette semaine devant » l'hôtellerie des Bandits!... »

M. BÉRARD. Il est impossible que vous ayez entendu cela!...

BRISQUET. Je l'ai entendu positivement, monsieur.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur Brisquet, que vos éternelles frayeurs me fatiguent l'esprit, et que...

SAINT-GODARD. N'allez-vous pas vous effrayer, imprimeur sans caractère!

M. BÉRARD. Mon neveu, j'espère avoir prouvé dans notre voyage que j'étais aussi brave que vous!... Brisquet, appelez ma fille, je veux me remettre en route à l'instant même!

BRISQUET. Hélas! monsieur, un postillon qui vient de passer dit qu'à deux lieues d'ici la route est impraticable.... l'orage a fait déborder un torrent!

SAINT-GODARD. Bien! très-bien!... des obstacles, des aventures... c'est charmant en voyage! (*Criant.*) Ohé!... à nous les bandits!

SCENE X.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, *avec sa carabine.* Quel est ce bruit?

BRISQUET. Ah! monsieur... je crois qu'en voilà un bandit!...

M. BÉRARD. Quelle idée!... c'est un voyageur comme nous... c'est le costume national...

SAINT-GODARD, *à part.* Voilà un gaillard que je ne voudrais pas rencontrer dans un chemin creux!

M. BÉRARD, *bas.* Brisquet, allez dire qu'on mette les chevaux, je vais chercher ma fille... L'air de ces marais commence à m'incommoder étrangement.

Il sort.

SCENE XI.

SAINT-GODARD, ALBERT.

ALBERT, *à part.* Ces étrangers me paraissent ignorer les dangers qu'ils courent dans cette hôtellerie...

SAINT-GODARD, *à part.* Comme il m'examine!... montrons de l'assurance. (*Il se promène en chantant.*) Diavolo, Diavolo, Diavolo!

ALBERT, *s'approchant de lui.* Si je ne me trompe, monsieur est Français!

SAINT-GODARD. Non, monsieur, je suis Anglais. (*A part.*) Quelle atroce figure!... il me ferait croire aux bandits, lui!...

ALBERT. Oserai-je adresser à monsieur une question?

SAINT-GODARD. Faites, monsieur. (*A part.*) Mon gaillard, je te vois venir.

ALBERT. Monsieur va-t-il à Rome ou à Venise?

SAINT-GODARD, *à part.* Est-il curieux, donc! (*Haut.*) Monsieur, je n'en sais rien.

ALBERT. Ma demande vous paraît peut-être indiscrète, monsieur; mais nous aurions pu voyager ensemble et nous protéger mutuellement.

SAINT-GODARD. Nous protéger!... (*A part.*) Voilà la peur qui commence à me prendre.

ALBERT. Avez-vous des armes?

SAINT-GODARD, *à part.* Voyez-vous la question insidieuse!... (*Haut.*) Oui, oui, monsieur, nous avons des armes, des pistolets, des sabres, des tromblons même!

ALBERT. C'est un sot; ma foi, qu'il s'arrange!... (*Musique de patrouille.*) Qu'est-ce donc?... la patrouille des sbires qui revient de ce côté... ne me rappelons pas à sa mémoire.

Il rentre.

SAINT-GODARD. Voyez-vous, voyez-vous... la gendarmerie qui passe lui a fait peur... le cher oncle a raison... ce climat ne nous convient nullement.

Digitized by Google

SCENE XII.

SAINT-GODARD, M. BÉRARD.

AMÉLIE.

Air de M. T***.

Quoi? mon père, partir déjà?

M. BÉRARD.

Je brûle de revoir la France!

SAINT-GODARD.

Cher oncle, faisons diligence
Ou cet air cruel nous tuera. (*Bis.*)

ENSEMBLE.

M. BÉRARD.

Il faut partir à l'instant même;
Un air pur doit te soulager,
Car de te voir ainsi changer
J'éprouve une frayeur extrême.

SAINT-GODARD.

Ah! qu'il est doux de voyager,
Quand on voyage sans danger! (*Bis.*)

AMÉLIE.

Ah! quel chagrin de voyager,
Loin de ce pays étranger! (*Bis.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARCO.

MARCO.

Eh quoi, messieurs! quoi, vous partez déjà?
On dit pourtant la route impraticable.

M. BÉRARD.

Oui, nous partons à l'instant, il le faut;
De ces marais l'air est insupportable.

SAINT-GODARD, *le payant.*

Partons, partons! (*Bis.*)

MARCO.

Bon voyage, messieurs; mais je crois, entre nous,
Que mon auberge était bien plus sûre pour vous!

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Ah! quel chagrin de voyager, etc.

SAINT-GODARD.

Ah! qu'il est doux de voyager,
Lorsqu'on voyage sans danger!

MARCO, *à part, frottant ses mains.*

Ils ont raison de voyager,
Moi, je n'y vois aucun danger.

M. Bérard, Saint-Godard et Amélie sortent.

SCENE XIV.

MARCO, FLORETTA.

MARCO, *à la porte.* Les voilà partis... ils ils n'iront pas bien loin!

FLORETTA. Elle est heureuse, cette jeune fille!... elle est avec son père, avec celui qu'elle aime, tandis que moi...

Marco revient.

MARCO. Floretta, ma carabine?

FLORETTA. La voilà, maître.

MARCO. Garde l'hôtellerie, mon enfant; et s'il se présente quelqu'un, les plus grands soins, les plus grands égards... entends-tu?

FLORETTA. Oui, maître.

MARCO. Je ne tarderai pas à revenir.

Il sort.

SCENE XV.

FLORETTA, *ensuite* ALBERT.

FLORETTA. Seule!... seule!... pour la première fois, depuis trois mois; profitons du moment... (*Elle appelle.*) Seigneur Carlo!... seigneur Carlo!...

ALBERT, *entrant.* Vous m'appelez, ma belle enfant?

FLORETTA. Je ne sais pas qui vous êtes... mais vous m'inspirez la plus grande confiance, et je me jette à vos pieds.

Elle se jette aux genoux d'Albert, les mains croisées et suppliantes.

ALBERT. Que faites-vous?

FLORETTA. Sauvez, sauvez une infortunée que des misérables ont enlevée à sa famille.

ALBERT, *la relevant.* Comment, vous seriez?...

FLORETTA. Je suis la fille d'un noble Florentin et la fiancée du jeune comte Salviati, secrétaire d'ambassade... Mon père m'avait envoyée, il y a trois mois, à Naples visiter ma tante, dont j'attends quelque fortune... ma vieille gouvernante et moi sommes tombées au pouvoir de Marco et ses enfans... Ma gouvernante est morte de frayeur; et moi, sachant que mon père est trop pauvre pour payer une rançon... j'ai fait semblant de me résigner à mon sort, en attendant l'occasion favorable d'échapper à ces bandits... elle se présente aujourd'hui pour la première fois... Sauvez-moi!... sauvez-moi!... et comptez sur la reconnaissance de mon père...

ALBERT. Oui, ma belle enfant, oui, je vous ramènerai à votre famille, à votre fiancé, si toutefois je puis échapper moi-même à ceux qui me poursuivent... mais où est donc l'hôtellier?

FLORETTA. Il est allé dépouiller les voyageurs qui viennent de partir.

ALBERT. Le scélérat!

FLORETTA, *vivement.* Oh! j'étais bien sûre que vous n'étiez pas un malfaiteur, vous!...

ALBERT, *surpris de son exaltation.* Ah! vous croyez que je ne suis pas?... (*A part.*) De la prudence!

FLORETTA. Venez!... hâtons-nous de partir!... le cheval de Fabio est encore dans l'écurie... (*Musique.*) Grand Dieu!

ALBERT. Qu'entends-je!

FLORETTA. Il n'est plus temps!... ce sont les bandits!

ALBERT. Rassurez-vous!... voici l'heure de la sieste; nous trouverons une occasion favorable...

SCENE XVI.

LES MÊMES, FABIO, BANDITS, *chargés de butin.*

CHOEUR.

AIR *de Jovial.*

Victoire! victoire!
Ah! pour nous, quelle gloire!
Victoire, victoire!
Le butin
Est certain!

FABIO. Posez là ces marchandises... en attendant le partage... Floretta, où est mon père?

FLORETTA. Il est allé arrêter une voiture.

FABIO. Tout seul!... le brave homme!... (*Voyant Albert.*) Tiens! vous êtes encore ici, et pourquoi ne l'avez-vous pas accompagné, mon père?

ALBERT. Il ne me l'a pas proposé, sans cela... je ne recule jamais devant une bonne affaire... il s'est peut-être méfié de moi.

FABIO. Dam! mon cher, l'arrestation du cardinal Caprara vous fera le plus grand tort!...

ALBERT. Eh, morbleu! pourquoi votre cardinal ne voyage-t-il pas comme les anciens apôtres?

AIR *de l'Anonyme.*

Il faut ici, vraiment, que je le dise,
De l'Evangile il ne suit pas la loi;
Convenez-en, les princes de l'église
Ne devraient pas voyager comme un roi.
Leur équipage à travers la poussière
Roule éclatant et d'or et de couleurs.
L'humble bâton qui soutenait Saint-Pierre
Ne tentait pas autrefois les voleurs.

FABIO. C'est un païen. (*Murmure des bandits.*) Eh! voilà mon respectable père!

SCENE XVII.

LES MÊMES, MARCO, *avec une cassette et plusieurs autres objets sous le bras.*

MARCO. Ah! ah! c'est déjà fait?

FABIO. Et vous?

MARCO. Fini!... Ils étaient pourtant là trois hommes; mais des poltrons comme je n'en ai jamais vu: j'ai rejoint la voiture au grand taillis, à deux pas d'ici; car la route est mauvaise, et le postillon est des nôtres. J'ai mis mon masque, et, le pistolet au poing, j'ai prié ces messieurs de me donner ce qu'ils avaient... Ils ne se le sont pas fait dire deux fois, et ils m'ont remis en tremblant tout leur bagage. Mais un instant, voici trois bijoux superbes que je demande à garder, parce qu'ils sont bénits, et qu'ils viennent de notre saint père le pape. (*Il se découvre.*) J'en mettrai au partage la valeur en argent; car ce n'est pas moi qui voudrais vous faire du tort... vous connaissez mes principes. Les voilà, vous les estimerez. (*Il les met sur la table.*) Voyons d'abord ce qu'il y a dans cette cassette si lourde.

TOUS. Voyons! voyons!

MARCO, *faisant sauter la serrure.* Hein! qu'est-ce que je vois là?... (*Il lit.*) « Pierre de » Pompeïa, pierre du Vésuve, pierre du » tombeau de Virgile, pierre du temple de » Jupiter... » Au diable! je suis volé!

TOUS, *riant.* Ah! ah! la bonne prise!

MARCO. Et cet imbécile qui appelait ça son trésor; c'est égal, les bijoux valent la course, et pourtant il fait une chaleur... (*Il s'assied et appelle.*) Floretta!

TOUS. Floretta!

FLORETTA, *rentrant.* Qu'est-ce?

MARCO. Du vin!

FABIO. Et pour nous égayer, une chanson en l'honneur des bandits... Qui est-ce qui va chanter?

MARCO. Eh parbleu! le montagnard qui est là dans un coin comme un sournois.

ALBERT. Mais...

MARCO. Chante donc!

ALBERT. Allons, puisque vous le voulez, donnez-moi cette mandoline.

MARCO. Il sait tout faire, ce brigand-là, parce qu'il a reçu une éducation soignée. (*Aux bandits.*) Silence! vous autres.

Ils se groupent.

ALBERT. C'est la ballade favorite des enfans de la Calabre.

MARCO, *buvant.* Des bons enfans de la Calabre.

ALBERT.

AIR *de Castil-Blaze.* (Chaumière moscovite.)

Venez, venez, filles de la montagne,
Car dès demain le bandit Feraldo
Veut parmi vous choisir une compagne
Pour faire vivre un nom qu'il rend si beau!
Vous le savez, il est riche, il est grand,
Heureuse enfin l'épouse du brigand!

CHOEUR.

Vous le savez, etc., etc.

ALBERT.

Même air.

De vingt beautés du haut de la montagne
On vit soudain le cortége accourir.
Chacune veut devenir sa compagne,
Au beau brigand chacune vient s'offrir;
Mais lui, disait tout bas, en souriant:
Ce n'est pas là l'épouse du brigand!

CHOEUR.

Mais lui disait, etc., etc.

ALBERT, *ralentissant son chant.*

Même air.

Du Mont-Alby Liva la chevrière,
Aux cheveux noirs, à l'œil vif et petit,
Modestement arriva la dernière,
Baissa les yeux, et Feraldo lui dit:

Reste avec moi ; c'est toi, ma belle enfant,
Qui deviendras l'épouse du brigand!

CHOEUR.

Reste avec moi, etc., etc.

Ils s'endorment. La musique continue.

FLORETTA, *bas.* Ils sont endormis !

ALBERT. Vite ! le cheval de Fabio.

FLORETTA. Nous prendrons un de ceux qui sont là. Venez.

ALBERT, *vivement et bas.* Attendez !

FLORETTA, *inquiète.* Qu'allez-vous faire?

ALBERT, *venant à la table où sont les bijoux.* Cette bague... cette montre...cette tabatière... L'occasion est trop belle.

Il s'en empare.

FLORETTA, *à part, avec effroi.* Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est encore un bandit !

ALBERT. Venez... il n'y a pas un instant à perdre !

La musique continue. Ils sortent doucement.

SCENE XVIII.

MARCO, FABIO, LES BANDITS.

MARCO, *rêvant.* C'est un présent de Sa Sainteté, et je le garde... par respect pour le Saint-Père.

On entend un coup de fusil. Les brigands s'éveillent avec un cri.

FABIO, *courant au fond.* Nous sommes trahis !... Carlo s'enfuit avec Floretta !

MARCO, *s'éveillant.* Carlo !... et les bijoux ont disparu !... Un vol... chez moi... dans l'hôtellerie de la Madone... quelle horreur!... Courez après ce brigand.

TOUS. A cheval ! à cheval !

Ici l'angélus sonne au couvent voisin.

MARCO. L'angélus ! enfans, à genoux !

FABIO. Mais ils vont s'échapper pendant ce temps !

MARCO. C'est égal : les principes avant tout !

Les bandits se mettent à genoux. L'angélus du soir sonne ; l'orchestre joue l'air connu sous cette dénomination, et le rideau tombe sur ce tableau.

ACTE DEUXIEME.

Un riche salon préparé pour le jeu et ouvert sur un jardin illuminé.

SCENE PREMIERE.

AMÉLIE, *sortant de la porte à droite ; elle se retourne et parle à la cantonnade.*

Prenez bien garde d'être aperçu !... et refermez la petite porte... (*Elle vient en scène.*) C'est bien mal de tromper ainsi mon père !... mais mon cousin, M. Saint-Godard est si maussade, et M. Albert est si bon, si aimable, si bon! Il a pourtant des secrets pour moi... pour moi qui l'aime tant... mais moi, n'en ai-je pas aussi pour mon père... Ah ! je suis bien coupable...

SCENE II.

AMÉLIE, BRISQUET.

BRISQUET, *mystérieusement.* Mademoiselle...

AMÉLIE. Eh bien !

BRISQUET, *avec mystère.* Votre coiffeur va venir.

AMÉLIE. C'est bien !... Êtes-vous allé chez M. Deligny? sa femme viendra-t-elle à notre bal?

BRISQUET. Elle est au désespoir, mademoiselle ; mais elle donne aussi un bal ce soir.... Vous savez que tout le monde, à présent, veut avoir son bal. Au carnaval dernier, la perruquière a donné le sien dans son arrière-boutique... et un bal travesti encore... j'y étais.

AIR *de la Colonne.*

A ce raout d'une espèce nouvelle,
Les masques n'étaient pas nombreux,
Sur la commode une chandelle
Eclairait un quadrille à deux...
La fruitière y dansait au mieux.
Une vive et bonne bergère
S'amusait fort en intriguant;
Mais, pour souper, ayant ôté son gant,
On reconnut la teinturière.

AMÉLIE, *souriant.* Quant à moi, mon intention est louable en donnant cette petite fête, c'est pour distraire mon pauvre père qui, depuis notre voyage en Italie, il y a trois ans, et notre aventure des marais Pontins, est presque toujours souffrant.

BRISQUET. Il est sûr que nous eûmes tous une fière peur !... depuis ce jour, M. votre père a la monomanie des voleurs... il croit en

voir partout!... et toutes nos portes sont garnies de verroux comme celles d'une prison... un rien l'alarme, une histoire de voleurs le rend malade, et il a renvoyé tous ses journaux, parce qu'ils parlaient trop souvent de vols et de meurtres.

AMÉLIE. J'ai pensé qu'un bal changerait un peu ses idées.

BRISQUET. C'est possible... il est bien plus gai depuis qu'il s'en occupe; mais, votre cousin, M. Saint-Godard, est toujours là, qui se fait un malin plaisir de lui rappeler notre aventure d'Italie., aventure qui lui fit peut-être autant de peur qu'à nous.

AMÉLIE. Silence! voici mon père.

SCENE III.

LES MÊMES, M. BÉRARD.

M. BÉRARD. Eh bien, mon enfant, tu n'es pas encore prête? Tu le vois, je suis déjà en grande tenue; et je ne te dissimulerai pas que je me propose de beaucoup m'amuser.... nous allons passer une nuit de plaisir!... Mais comment se fait-il que toi, la reine de la fête?..

AMÉLIE. Ne me grondez pas, mon bon père, j'attends mon coiffeur... il faut que votre Amélie éclipse ce soir toutes les demoiselles.

M. BÉRARD. Petite coquette!... du reste, j'espère bien éclipser, moi, tous les papas. (*A Brisquet.*) Brisquet, avez-vous porté mon invitation à M. Albert, notre locataire du petit pavillon du jardin?

BRISQUET. Oui, monsieur, et il m'a paru enchanté.

M. BÉRARD. Je ne pouvais pas l'oublier; un jeune homme qui m'a été adressé par mon avocat; un jeune homme charmant, qui me paie six cent cinquante francs de loyer d'un pavillon que je n'avais jamais loué jusqu'ici que quatre cents francs... et, comme propriétaire...

AMÉLIE, *riant*. Oh! M. Albert a d'autres qualités... et quand vous saurez, mon père, quel service important il nous a rendu...

M. BÉRARD. Un service à nous!... Que veux-tu dire?

AMÉLIE. C'est encore un secret... et il m'a priée de vous le laisser ignorer... jusqu'à demain matin...

M. BÉRARD. Quel mystère?

AMÉLIE. Oh! vous serez bien surpris!... il a une grande demande à vous faire... et j'espère que vous ne le refuserez pas, car c'est un jeune homme aimable, rangé, qui ne sort jamais.

BRISQUET. Que la nuit.

M. BÉRARD. La nuit!

AMÉLIE. La nuit!

BRISQUET. Dam! de dix heures à deux du matin.

AMÉLIE, *à part*. Il ne m'a jamais dit cela. (*Haut.*) M. Brisquet se trompe, mon père.

BRISQUET. Mademoiselle, le concierge qui tire le cordon ne peut pas se tromper, et c'est lui qui l'a dit... il a même ajouté que ce jeune homme lui était suspect.

M. BÉRARD. Suspect... suspect, mon meilleur locataire; vous voilà encore, monsieur Brisquet, avec vos conversations ridicules; je vous déclare...

AMÉLIE. Mon père!

AIR : *Valse de Robin des bois.*

Allons, égayez-vous bien vite,
Car notre bal sera charmant!
Egayez-vous, moi, je vous quitte,
Car là-bas mon coiffeur m'attend.

SCENE IV.

LES MÊMES, SAINT-GODARD.

SAINT-GODARD, *avec un énorme bouquet*. Ma cousine, ma belle cousine...

Mettez ces fleurs auprès des vôtres,
Votre fraîcheur les parera,
Et, si vous dansez avec d'autres,
Mon bouquet du moins sera là.

Parlé. En voilà du classique!

ENSEMBLE.

Allons, égayons-nous bien vite,
Car notre bal sera charmant!
Va, mon enfant, va tout de suite,
Car là-bas le coiffeur t'attend.

AMÉLIE.

Allons, égayez-vous de suite, etc.

Elle sort.

SCENE V.

M. BÉRARD, SAINT-GODARD, BRISQUET.

SAINT-GODARD. Délicieuse cousine!... Cher oncle, hâtez-vous de nous marier... que nous respirions tous... sous le même toit, et que je sois là, pour vous défendre des voleurs, comme dans les marais Poutins.

M. BÉRARD. Oh! ne reparlez donc jamais de ça.

Il s'éloigne.

SAINT-GODARD. C'est à Brisquet que j'en parle, cher oncle... Dis donc, Brisquet, ai-je montré du courage en cette circonstance?

BRISQUET. Mais pas trop... vous avez bravement donné votre belle montre à répétition, qui venait du Saint-Père.

SAINT-GODARD. C'est vrai, je l'ai donnée, et je ne pouvais pas faire autrement... les bandits me la demandaient... d'ailleurs, mon oncle aussi a donné sa tabatière... et ma cousine donc... mais ma contenance a seule mis ces misérables en fuite... pourtant, ils étaient au moins trente.

BRISQUET. Comme la peur exagère les objets, moi, monsieur, je n'ai compté que quatorze malfaiteurs... N'est-ce pas, monsieur, que ces voleurs?...

BÉRARD. Encore ! silence ! je vous l'ordonne ! Saint-Godard, vous nous aviez promis un proverbe...

SAINT-GODARD. Oui, cher oncle, et Cior, le célèbre Cior, le coiffeur à la mode, a dû m'apporter les costumes que j'ai commandés.... Brisquet, va voir s'ils sont arrivés.

BRISQUET. Oui, monsieur.

Il sort.

SCENE VI.

M. BÉRARD, SAINT-GODARD.

BÉRARD. Et quel est le titre de votre proverbe, Saint-Godard ?

SAINT-GODARD. Le titre... est encore un mystère, et surtout pour vous, cher oncle... Qu'il vous suffise de savoir que c'est du Théodore Leclerc... classique en ce genre, le Molière des paravents.

SCENE VII.

LES MÊMES, BRISQUET, *revenant avec mystère.*

BRISQUET. Monsieur ?

M. BÉRARD. Qu'est-ce encore ?

BRISQUET, *toujours avec mystère.* M. Albert demande s'il peut entrer.

M. BÉRARD, *impatienté.* Mais, certainement...

Brisquet sort.

SAINT-GODARD. M. Albert... votre sournois de locataire... un Italien réfugié, qui se permet presque de faire les yeux doux à ma cousine, et dont la figure, que j'ai vue quelque part, ne me revient pas du tout... Si vous m'aviez consulté...

M. BÉRARD. Taisez-vous, le voilà !

SCENE VIII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT. Mon cher propriétaire, vous ne douterez pas de mon empressement à me rendre à votre aimable invitation, car je vois que j'arrive le premier.

SAINT-GODARD, *bas.* Il ne sait pas vivre.

M. BÉRARD, *bas.* Taisez-vous !

SAINT-GODARD, *bas.* Tous ceux qui arrivent les premiers ne savent pas vivre.

M. BÉRARD. Il faut pourtant bien que ce soit quelqu'un.

SAINT-GODARD, *bas.* J'en reviens à mon dire... j'ai déjà vu cette figure d'Italien... mais en quel endroit ? j'ai beau chercher.

M. BÉRARD. Eh bien, monsieur, comment vous trouvez-vous du climat de Paris ?... il ne vaut pas celui de votre belle Italie.

ALBERT. Ah ! oui, je sais que vous avez fait un voyage dans ma patrie.

SAINT-GODARD. Et un fameux encore... des aventures...

M. BÉRARD, *bas.* Taisez-vous ! (*Haut.*) Oui, oui, nous avons vu Rome, Venise.

SAINT-GODARD. Naples !...

M. BÉRARD. Naples ! sejour délicieux... quel ciel pur ! J'ai été continuellement malade à Naples... le siroco m'incommodait beaucoup.. et je gardais constamment la chambre... Mon Amélie sortait quelquefois avec les dames de l'hôtel.

ALBERT. Oui, je fus assez heureux pour les rencontrer quelquefois dans leurs promenades... et l'image de votre aimable fille ne s'était plus effacée de ma mémoire... elle a de ces figures qui ne s'oublient pas... jugez donc de ma surprise, quand je la retrouvai à Paris, chez M. Deligny, l'avocat qui a bien voulu me recommander à vous.

SAINT-GODARD, *à part.* Tiens ! tiens ! tiens ! on dirait presque d'un roman...

ALBERT.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, monsieur, de votre Amélie
L'image remplissait mon cœur.
Où trouver femme plus jolie?
Où rencontrer plus de candeur?
Ah! sans le malheur de ma vie,
Je vous aurais, en vérité,
Proposé le plus doux traité
Entre la France et l'Italie.

M. BÉRARD. C'eût été beaucoup d'honneur pour nous, monsieur... mais ma fille est au moment d'épouser son cousin...

SAINT-GODARD. Que voici... si vous voulez bien le permettre...

ALBERT. Vous êtes bien heureux, monsieur!

SAINT-GODARD. Heureux !... ce n'est pas encore précisément le mot... mais je me flatte qu'incessamment...

ALBERT, *à part.* C'est ce que nous verrons.

M. BÉRARD. Mais nos invités arrivent... voici l'heure des plaisirs...

On entend l'orchestre.

SCENE IX.

LES MÊMES, AMÉLIE *sous un charmant costume, au choix de l'actrice*, INVITÉS.

CHOEUR.

Que ce soir la gaîté s'allie
Au son des instrumens joyeux.
Une nuit d'aimable folie
Nous est promise dans ces lieux.

AMÉLIE. Mon bon père, comment me trouvez-vous?

M. BÉRARD. Je ne te dissimulerai pas que je te trouve charmante...

SAINT-GODARD, *à Albert, en montrant Amélie.* Et dire que ça va m'appartenir...

ALBERT, *bas, avec force.* Peut-être, monsieur...

SAINT-GODARD. Quels yeux italiens il m'a lancés!... où diable ai-je donc vu cette figure effrayante?

M. BÉRARD. Ah!... j'entends l'archet de la folie! ces bosquets sont illuminés; allons, jeunes gens, la main aux dames...

ALBERT. Mademoiselle veut-elle m'accorder la première contredanse?

AMÉLIE. Mais...

SAINT-GODARD. Pardon, pardon, monsieur; mais, à Paris, la première contredanse est pour le prétendu.

ALBERT, *prenant la main d'Amélie.* En Italie ce n'est pas cela, monsieur, et je ne change rien à mes usages.

SAINT-GODARD. C'est différent.

Il s'éloigne.

CHOEUR.

Que cette soirée, etc.

La société se rend dans la salle du bal.

SCENE X.

M. BÉRARD, QUELQUES INVITÉS.

Des jeunes gens se sont mis à des tables de jeu.

M. BÉRARD. Comment? des jeunes gens autour du tapis vert, tandis qu'il y a peut-être là-bas des dames qui ne dansent pas! c'est mal, messieurs, très-mal... à vous les dames, à nous les cartes... Ils n'ont pas l'air de m'entendre.

PREMIER JOUEUR, *un tout jeune homme.* Cent francs de ce côté.

M. BÉRARD. Cent francs!... cent francs!... je vous déclare que je m'oppose...

PREMIER JOUEUR. Laissez donc, papa Bérard... et allez danser un galop.

M. BÉRARD. Un galop... monsieur... la danse n'est pas ce que j'aime... comme dit la chanson.

PREMIER JOUEUR, *à part.* Je sais un moyen de le faire partir. (*Haut.*) A propos, papa Bérard, avez-vous lu le *Journal de Paris* d'aujourd'hui?

M. BÉRARD. Je me prive de ce plaisir depuis trois ans.

PREMIER JOUEUR. Vous auriez lu qu'il s'est commis dans la capitale, la nuit dernière, six vols et trois assassinats.

M. BÉRARD. Oh!... si nous parlions d'autre chose, messieurs?...

DEUXIÈME JOUEUR. Et de quoi voulez-vous qu'on parle, papa Bérard? Les journaux ne sont pleins que de vols, d'assassinats et de suicides!

M. BÉRARD. De suicides... cela m'est égal, parce que je suis bien sûr que ça ne m'arrivera jamais.. mais les voleurs...

DEUXIÈME JOUEUR. Il paraît que nous allons passer une saison épouvantable!... On dit qu'une bande de brigands italiens est venue s'établir à Paris.

M. BÉRARD. Je vous déclare, messieurs, que je ne crois pas un mot de tout cela.

PREMIER JOUEUR. C'est pourtant dans le *Moniteur.*

M. BÉRARD. Dans le *Moniteur?*

PREMIER JOUEUR. Partie officielle... on donne cet avis aux propriétaires pour qu'ils se tiennent sur leurs gardes.

M. BÉRARD. Pardon, messieurs, je vais voir si tout va bien dans le bal.

PREMIER JOUEUR. Nous en voilà débarrassés.

DEUXIÈME JOUEUR. C'était le seul moyen de le faire partir.

Musique.

SCENE XI.

LES MÊMES, SAINT-GODARD.

SAINT-GODARD, *retenant M. Bérard en entrant.* Ah! cher oncle, c'est vous que je cherche... je viens d'être frappé d'un trait subit de lumière!

M. BÉRARD. Qu'est-ce encore?

SAINT-GODARD. Ce M. Albert, votre locataire, qui danse avec ma prétendue...

M. BÉRARD. Eh bien?

SAINT-GODARD. Devinez où je l'ai vu?

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas que je ne suis point sorcier.

SAINT-GODARD. Je l'ai vu dans les marais Pontins, à l'hôtellerie des Bandits!...

M. BÉRARD. L'hôtellerie des Bandits!... quelle singulière coïncidence avec la nouvelle de ces messieurs... mais non, non, non; mon avocat me l'a recommandé; et puis cette figure si noble...

SAINT-GODARD. Est-ce que les brigands n'ont pas toutes les figures à leur disposition?... il prendrait la mienne s'il voulait.

PREMIER JOUEUR. Un rentrant?

M. BÉRARD. Me voilà!... me voilà!... j'ai besoin de me distraire de toutes ces idées; ma tête est un vrai volcan!... un Vésuve!..

PREMIER JOUEUR. Allons, allons, monsieur Bérard.

M. BÉRARD. Voilà, voilà!

Il s'assied et joue.

SAINT-GODARD, *à part.* Oh! quelle idée!... c'est lui... ce costume de mon proverbe le forcera de se trahir!... Le voici... dissimulons... style de bandit... Un joueur!

Il s'assied à la table de jeu qui est à droite.

SCENE XII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, *à part et venant s'asseoir sur le fauteuil qui est devant la table où s'est placé Saint-Godard auquel il tourne presque le dos.* Amélie est loin d'être rassurée, et je ne puis lui dire toute l'affreuse vérité, car j'ai promis à mes amis de garder le silence sur ma fâcheuse position; je l'ai promis surtout à ma généreuse protectrice, à cette aimable Flo-

retta que j'ai sauvée, il y a trois ans, en Italie, et qui est aujourd'hui l'épouse de l'envoyé de Toscane à Paris.

SAINT-GODARD, *à part*. Avec ça, ce n'est pas tout-à-fait la même physionomie..... Monsieur...

ALBERT, *à part*. Elle m'avait fait espérer une heureuse nouvelle pour ce soir... mais il paraît...

SAINT-GODARD, *lui frappant sur l'épaule*. Monsieur.... j'ai l'honneur de vous attendre.

ALBERT, *tournant à peine la tête*. Pourquoi faire ?

SAINT-GODARD. Pour jouer.

ALBERT. Je ne joue jamais, monsieur.

SAINT-GODARD. C'est différent.

PREMIER JOUEUR. M. Bérard a gagné.

M. BÉRARD. Vous croyez, c'est possible... je suis d'une certaine force à l'écarté ; alors un rentrant.

ALBERT, *se levant*. Me voilà !

M. BÉRARD. Dieu ! c'est lui !

SAINT-GODARD. Est-il malhonnête... si je voulais, je pourrais me croire insulté, mais je ne le veux pas; d'ailleurs, je suis en train de dissimuler... Un joueur...

M. BÉRARD. Saint-Godard, venez parier pour moi.

SAINT-GODARD, *se levant*. Impossible, cher oncle, je suis retenu pour dix-neuf contredanses, toutes les jolies femmes du bal veulent m'avoir.

UNE VIEILLE DAME, *entrant du fond*. Eh bien, monsieur Saint-Godard, la contredanse est commencée, je vous attends.

SAINT-GODARD, *rentrant*. Me voilà, belle demoiselle, me voilà !... et de là, j'irai prendre mon costume..

Il sort en dansant. Musique de bal.

ALBERT, *à M. Bérard*. A vous à faire, monsieur.

M. BÉRARD. Je marque le roi.

ALBERT. Pardon, c'est la dame.

M. BÉRARD. Ah ! je croyais... je suis tout bouleversé.

ALBERT. C'est moi qui marque le roi et je le joue.

M. BÉRARD, *jouant*. Fort bien..... fort bien...

ALBERT. Vous êtes volé, monsieur.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur, que chez moi, depuis trois ans, on a adopté l'usage de dire : je marque deux points.

ALBERT, *qui a donné des cartes*. A vous à parler, monsieur.

M. BÉRARD. Pardon... des cartes, s'il vous plaît ?

ALBERT. Impossible, monsieur.

M. BÉRARD. Alors, atout de la dame.

ALBERT. Je marque le roi.

M. BÉRARD. Encore !

AIR *du Château perdu*.

Je suis surpris, il faut que j'en convienne,
Vous le marquez pour la seconde fois;
On m'avait dit, jeunesse italienne,
Que vous n'étiez pas bien avec les rois.

ALBERT, *riant et jouant*.

Vraiment, monsieur, on ne nous connaît guère,
Et vous pourrez dire la vérité...
A tous les rois loin de faire la guerre,
Nous les aimons beaucoup... à l'écarté (*bis*).

Monsieur, vous êtes encore volé !... oh ! pardon de l'expression...

M. BÉRARD. Monsieur Albert gagne avec une facilité....

ALBERT. Allons, mon cher propriétaire, pour vous consoler, une petite prise ..

Il lui offre du tabac.

M. BÉRARD. Volontiers, monsieur. (*Il reconnaît sa tabatière.*) Que vois-je ! cette tabatière !...

ALBERT. N'est-ce pas qu'elle est admirable, monsieur ?... les clefs de Saint-Pierre en diamans.

M. BÉRARD. Oui, elle est magnifique !... (*A part.*) Je suis atteré... c'est la mienne !... c'est le présent du Saint-Père ! (*Haut.*) Elle doit vous avoir coûté bien cher?

ALBERT. Mais non... (*Riant.*) Pas absolument.

M. BÉRARD. C'est un présent peut-être ?

ALBERT. Oh ! non ! c'est une aventure... je vous conterai cela.

M. BÉRARD, *tremblant*. Une aventure !... ça me paraît assez clair.

ALBERT. Voulez-vous votre revanche ?

M. BÉRARD. Non pas... je me trouve assez volé comme cela !

Musique du bal.

ALBERT. Allons, il paraît que j'ai mis en fuite tous les joueurs... rentrons dans le bal...

M. BÉRARD. Que faire ! que résoudre !... Et ma fille !... la plus forte tête de la maison qui n'est pas là. Ah ! la voici... viens donc, Amélie, viens donc vite !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE. Qu'avez-vous, mon père ?

M. BÉRARD. Mon enfant, il se passe ici des choses inouïes !...

AMÉLIE. Quoi donc ?

M. BÉRARD. Ce M. Albert, qui a l'air si doux, si honnête...

AMÉLIE. Eh bien ?

M. BÉRARD. Saint-Godard a cru le reconnaître pour un des bandits qui nous dévalisèrent dans les marais Pontins, et par une coïncidence singulière, ce jeune Italien...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BRISQUET.

BRISQUET, *mystérieusement*. Monsieur !

M. BÉRARD. Qu'est-ce encore ?

BRISQUET. C'est une lettre...

M. BÉRARD. Une lettre !... mais, insupportable serviteur, ce mystère continuel...

BRISQUET. Oh ! monsieur, c'est qu'il y en a du mystère, cette fois; cette lettre a été apportée par un domestique qui parle comme on parle dans les marais Pontins.

M. BÉRARD, *prenant la lettre.* Les marais Pontins... quelle observation ridicule et puérile ! (*Il lit.*) « Monsieur, connaissant tout » l'intérêt que vous prenez... au jeune Albert, » qui se cache chez vous.

AMÉLIE. Qui se cache...

M. BÉRARD. Il y a bien qui se cache.

BRISQUET. Monsieur...

M. BÉRARD. Eh bien !

BRISQUET. J'en étais sûr...

M. BÉRARD. Encore ! silence ! et laissez-nous, monsieur Brisquet... laissez-nous, je vous l'ordonne. (*Brisquet sort ; il lit.*) « Qui se ca- » che chez vous... je vous prie de lui faire sa- » voir qu'il ait à se tenir sur ses gardes, car la » police a, dit-on, découvert sa retraite... »

AMÉLIE. La police !

M. BÉRARD. La police ! quelle effroyable complication de coïncidences !

AMÉLIE. Et cette lettre n'est pas signée ?

M. BÉRARD. Attends... ce n'est pas encore » fini... (*Il lit.*) « Vous lui direz que ce sont » ses amis de Naples qui lui font donner cet » avis important. »

Signé, FLORETTA SALVIATI.

AMÉLIE, *à part.* C'est une femme qui lui écrit... quel mystère !

M. BÉRARD. Je te déclare, mon enfant, qu'il m'en coûte pour mésestimer un locataire de six cent cinquante francs; mais réunis toutes les circonstances, et tu comprendras que je dois être dans un état horrible d'anxiété et de terreur !... car enfin, au moment où nous parlons, toute la bande est peut-être dans mes jardins... ils inondent mes bosquets... quelle nuit de plaisirs !...

Musique.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SAINT-GODARD, *en costume de bandit.*

SAINT-GODARD. Je dois produire un effet colossal... Ah ! voilà mon oncle... une scène d'Italie. (*Il avance et lui dit vivement.*) Signor !...

M. BÉRARD, *avec un cri.* Ah ! qu'est-ce donc ?...

SAINT-GODARD *Datemi la vostra superba tabatiera.!*

M. BÉRARD. C'est Saint-Godard... quelle frayeur il m'a faite !

Il est forcé de s'asseoir.

AMÉLIE. Mon père... mon bon père, revenez à vous !

SAINT-GODARD. C'est le costume du proverbe, de Théodore Leclerc, que nous jouons... vous savez bien... *le brigand...*

M. BÉRARD. Saint-Godard, vous êtes mon vampire, vous êtes mon cauchemar, et je vous déclare que vous n'aurez pas ma fille !... Aide-moi à regagner ma chambre, mon enfant; je ne me sens pas bien !...

SAINT-GODARD. Croyez bien, cher oncle...

M. BÉRARD. Laissez-moi... et, puisque vous voulez avoir cette superbe tabatière... allez la demander à M. Albert... elle est en son pouvoir.

Il sort.

AMÉLIE, *le suivant.* Oh ! quelle idée...

SCÈNE XVI.

SAINT-GODARD, *seul.*

Il est fou, ma parole d'honneur; ne va-t-il pas se persuader maintenant que M. Albert a sa tabatière !... Je crois avoir vu ce jeune homme dans les marais Pontins... mais je n'en suis pas sûr... Le voici justement... Observons bien l'effet que va produire sur lui ce costume... (*Chantant.*) *Diavolo! Diavolo!*

SCNE XVII.

SAINT-GODARD, ALBERT.

ALBERT. La nuit avance, et point de nouvelles ! (*Apercevant Saint-Godard.*) Ah ! un déguisement !... nous ne sommes pourtant pas en carnaval... un costume qui a la prétention de rappeler nos bandits.

SAINT-GODARD, *à part.* Je crois qu'il se reconnaît !

ALBERT. Il n'est pas tout-à-fait exact... il manque là deux poignards, deux pistolets et une carabine surtout.

SAINT-GODARD. Chez nous, monsieur, ces divers ustensiles sont prohibés par la police.

ALBERT. Votre police a peur de tout... même de son ombre...

SAINT-GODARD. La police, monsieur, est une institution nécessaire et respectable... oui, nécessaire à cause de certaines gens...

ALBERT, *à part.* Que va-t-il dire ?

SAINT-GODARD, *à part.* Je crois qu'il a pâli... Ferme... (*Haut.*) Oui, monsieur.

AIR *de Préville et Taconnet.*

De ses suppôts la foule est innombrable;
Mais il faut bien applaudir ses rigueurs.
Car à présent il est incalculable
Comme à Paris on voit de malfaiteurs;
Tant pis pour ceux qui ne sont pas tranquilles,
Moi, je le suis.

ALBERT *qui s'est assis.*

Je cuis à vos raisons,
Votre préfet connaît ses fonctions;
Nous délivrer des fats, des imbéciles,
Ce ne sont pas ses attributions.

SAINT-GODARD, *à part.* C'est une épigramme contre les honnêtes gens.

ALBERT. Et personne ne vient !

BRISQUET, *criant du fond.* Monsieur...

SAINT-GODARD. Qu'est-ce?

BRISQUET. On vous attend pour le proverbe.

SAINT-GODARD. Déjà!

ALBERT, *tirant sa montre.* Je suis d'une inquiétude...

SAINT-GODARD. Quelle heure est-il donc?

ALBERT. Trois heures, monsieur.

SAINT-GODARD. Trois heures! impossible...

ALBERT. Voyez plutôt vous-même.

Il lui présente la montre.

SAINT-GODARD, *à part.* Que vois-je!... ma montre d'Italie. Je ne m'étais pas trompé... Ah! mon Dieu... je ne tiens plus sur mes jambes...

ALBERT. Qu'avez-vous donc, monsieur? Vous changez de couleur, permettez...

SAINT-GODARD. Ne m'approchez pas... ne m'approchez pas...

Il se sauve.

SCENE XVIII.

ALBERT, *seul.*

Cet homme a perdu la raison!... et c'est un être pareil qui posséderait mon Amélie!... mais quel sort puis-je lui offrir, moi, proscrit, et qui peut-être serai forcé de fuir encore?

SCENE XIX.

ALBERT, INVITÉS, *au fond dans le jardin.*

AIR *du Cid.*

Cédant, hélas! au malheur qui me presse,
En m'éloignant mon vœu sera comblé,
Si dans son ame elle garde sans cesse
Un souvenir pour le pauvre exilé!

CHOEUR, *dans le fond, à voix basse.*

Silence (*bis*)!
Voyez son assurance!
Silence (*bis*)!
On le dit
Un bandit!

ALBERT.

Même air.

J'ignore encore en quel lieu de la terre
Je porterai mon destin isolé;
Mais qui peut seul adoucir ma misère?
Un souvenir pour le pauvre exilé!

CHOEUR.

Silence! etc.

ALBERT, *surpris.* Pourquoi suis-je donc ici l'objet de la curiosité générale?... Je veux savoir...

Il va vers le fond; tout le monde pousse un cri, et on ferme les portes.

SCENE XX.

ALBERT, AMÉLIE, *sortant de la chambre à gauche.*

ALBERT. Que signifie ce mystère?... Ah! chère Amélie... c'est vous!... Pourriez-vous m'expliquer?...

AMÉLIE. Ce serait perdre un temps précieux, je viens vous sauver... car on va vous arrêter.

ALBERT. M'arrêter!... Grand Dieu... si je tombe en leur pouvoir, je suis perdu...

AMÉLIE. Perdu!... et moi qui ne pouvais le croire coupable...

ALBERT. Coupable!... est-ce donc être coupable aux yeux d'Amélie que d'avoir des pensées généreuses?

AMÉLIE, *à part.* Il appelle cela des pensées généreuses!

ALBERT. Apprenez toute la vérité, chère Amélie!... A Naples, mon amour pour la liberté m'avait entraîné dans une conspiration... je fus forcé de fuir à Paris, où je vivais paisiblement... on m'a fait un crime de mes antécédens, et les honneurs d'un complot auquel je n'ai jamais songé... j'ai dû me dérober à toutes les poursuites; et, si je tombe au pouvoir de mes ennemis, je perds ma liberté et peut-être la vie... Voilà le mystère!...

AMÉLIE. Quoi! vous n'êtes qu'un conspirateur?

ALBERT, *tout surpris.* Que voulez-vous donc que je sois?

AMÉLIE. Et mon père!... et Saint-Godard qui croyaient avoir vu entre ses mains... Ah! mon ami, si vous saviez quel bien vous me faites, et combien je suis heureuse!

ALBERT, *lui prenant la main.* Amélie!...

AMÉLIE, *avec un cri.* Ah!

ALBERT. Pourquoi cette frayeur?

AMÉLIE, *à part.* C'est ma bague!... je ne puis plus douter de l'affreuse vérité. (*Haut.*) Tenez, tenez, monsieur, voyez le danger que vous courez, et fuyez.

Elle lui donne la lettre.

ALBERT. Que vois-je? grand Dieu!... Oh oui! fuyons... il le faut, fuyons à l'instant même.

CHOEUR, *en dehors.*

AIR *de Fréillon.*

Quelle aventure, ô ciel! quelle méprise!
On le prenait ici pour un brigand.
Mais pour son cœur quelle douce surprise!
Annonçons-lui la fin de son tourment.

ALBERT.

Vous entendez leurs cris et leur délire.

AMÉLIE, *en pleurant à part.*

Je l'adorais, et c'est un malfaiteur.

Haut.

Venez par là, je saurai vous conduire.

ALBERT.

Il n'est plus temps, je cède à mon malheur.

CHOEUR, *entrant par toutes les portes.*

Honneur, honneur au proscrit d'Italie,
Ce jour lui rend toute sa liberté :
Auprès de nous désormais qu'il oublie
Un sort injuste et sa sévérité!

ALBERT *et* AMÉLIE. Qu'entends-je!

SCENE XXI.

LES MÊMES, M. BÉRARD, TOUTE LA SOCIÉTÉ, FLORETTA.

M. BÉRARD, *hors de lui.* Ah! monsieur Albert, monsieur Albert, quelle nouvelle... Recevez mes excuses... car je sais tout maintenant; et voilà madame la comtesse qui vient vous annoncer que vous êtes renvoyé de toute poursuite politique tant en France qu'en Italie.

ALBERT. Eh quoi, madame, c'est à vous?

FLORETTA, *lui donnant un écrit.* Pouvais-je oublier que je vous dois la liberté, l'honneur et la vie! j'ai fait bien des démarches; mais c'est à votre bon droit seul que vous devez la fin de vos malheurs.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur le comte, que tout le monde ici vous prenait pour un voleur; mais je vous déclare que je n'ai point partagé l'opinion générale... seulement, veuillez m'excuser...

SCENE XXII.

LES MÊMES, SAINT-GODARD, *amenant la garde nationale, qui reste au fond.*

SAINT-GODARD. Par ici, par ici... grâce à mes soins il est cerné de toutes parts... Tenez, justement, le voici... Arrêtez-moi ce brigand-là!

M. BÉRARD. Que faites-vous, Saint-Godard?... vous êtes absurde... c'est M. le comte Albert de Foscari.

SAINT-GODARD. Un comte... c'est possible!... mais il ne m'a pas moins volé ma montre.

ALBERT. Sa montre!

SAINT-GODARD. Fouillez-le... j'ai des témoins qui la reconnaîtront.

ALBERT. Quoi? cette montre.....

M. BÉRARD. Je ne dissimulerai pas à monsieur le comte qu'il a aussi entre les mains ma tabatière.

AMÉLIE. Et ma bague.

ALBERT. Eh quoi!... tous ces objets sont à vous?

SAINT-GODARD. Il en convient! empoignez-moi ce brigand-là!

ALBERT. Vous êtes prompt, monsieur; mais vous serez bien fâché d'avoir eu de pareils soupçons, quand vous saurez que ces bijoux précieux, je les ai enlevés aux bandits qui vous avaient dépouillés...

FLORETTA, *avec joie.* Je puis l'attester... car j'étais là!...

ALBERT. J'ignore comment il se fait que mon aventure ne soit pas arrivée jusqu'à vous... car je l'ai fait insérer dans tous les journaux de France et d'Italie.

M. BÉRARD. Depuis trois ans, je n'en lisais plus!

AMÉLIE. Et mon père avait défendu de parler de cette aventure.

ALBERT, *à M. Bérard.* Reprenez ce bijou, monsieur... c'est un glorieux souvenir.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur le comte, que j'en éprouve un sensible plaisir .... elle me vient du Saint-Père.

SAINT-GODARD. Je suis anéanti!

ALBERT. Et puisqu'aujourd'hui je reprends mon nom et mes droits politiques, je vous demande la permission d'échanger avec l'aimable Amélie cette bague contre un anneau de mariage.

AMÉLIE. Mon père, à Naples, M. Albert fut mon libérateur.

FLORETTA. Il fut aussi le mien dans les marais Pontins; monsieur Bérard, M. le comte est digne de votre fille par sa naissance, sa fortune, ses qualités personnelles, mon mari et moi lui servirons de caution sur cette terre étrangère.

SAINT-GODARD. Oh! fort bien... mais si M. le comte me prend ma femme, j'espère qu'il me rendra ma montre.

ALBERT. Je vous la rends, monsieur, afin que pour toute punition de votre poltronnerie, elle vous rappelle les heures que votre aimable cousine va me faire oublier.

Il la lui rend.

SAINT-GODARD. Merci, mon cousin.

M. BÉRARD. Je vous déclare, monsieur, que je ne vois aucun inconvénient à ce mariage; car M. Saint-Godard n'est point du tout mon fait. Il doit savoir que je n'aime pas les poltrons.

BRISQUET, *bas.* Monsieur!...

M. BÉRARD. Quoi donc?

BRISQUET. Le souper est servi...

Tout le monde rit.

REPRISE DU CHOEUR.

Honneur, honneur au proscrit d'Italie,
Ce jour lui rend l'honneur, la liberté,
Auprès de nous désormais qu'il oublie
Un sort injuste et sa sévérité!

FIN.

77649

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.